

**« Dieu préparait comme un berceau
la terre où il viendrait au jour. »**

Médiation 3 – La croix glorieuse.

Chanté :

Voici la nuit,
L'immense nuit sur la colline,
Et rien n'existe hormis le Corps,
Hormis le Corps criblé d'épines :
En devenant un crucifié,
Dieu fécondait comme un verger,
La terre où le plantait la mort.

Voici la nuit,
L'immense nuit qui s'illumine,
Et rien n'existe hormis Jésus,
Hormis Jésus où tout culmine :
En s'arrachant à nos tombeaux,
Dieu conduisait au jour nouveau,
La terre où il était vaincu.

Pendant l'Avent nous préparons une naissance, nous disons la joie qu'il y a à accueillir une vie nouvelle et nous aspirons à tout ce qui va dans le sens de la vie et de la nouveauté. Alors poussons notre espérance jusqu'au bout. Disons jusqu'où nous aspirons à vivre, et jusqu'où nous aspirons au renouvellement de toute chose.

Ou bien, autrement. Nous croyons en Dieu créateur, nous savons rapporter à Dieu le mystère de la vie. Alors allons jusqu'au bout ; entendons qui est Dieu vraiment, car en vérité nous n'avons rien dit encore sur lui tant que nous ne sommes pas allés jusqu'à la résurrection de Jésus. C'est en elle que se découvre qui est Dieu, et qui est l'homme « image de Dieu ».

Il est temps de contempler ce qu'est « vivre », dans la plénitude de la vie ; il est temps d'aspirer à « naître » vraiment, à naître à la vraie vie. Or cela se découvre sur la croix de Jésus Christ.

Deux nuits pour aller au fond du mystère

Il y faut deux nuits : nuit de la Passion, et nuit de Pâques. Tout s'éclaire à l'aube du troisième jour, le dimanche matin. Des mots clairs et nets, complètement imprévus, commencent à circuler : « Jésus est vivant, il est ressuscité ! ». Je dis : des mots imprévus, mais en vérité les Écritures ne sont pas prises au dépourvu ; est-ce qu'elles ne parlaient pas que de cela, au fond ? Depuis Noé tiré des eaux, depuis Abraham retenu d'immoler son fils, depuis la libération d'Égypte ou le retour de Babylone : tout cela et tout le reste parlait du Dieu qui fait rejaillir la vie.

Tout cela et tout le reste parle du drame de la mort et de la misère humaine, et de la bonté toute-puissante de Dieu qui descend là-dedans, très bas, pour y tailler un chemin de vie. Avant de s'émerveiller au matin de Pâques, il faut entrer dans la nuit de la Passion. Il faut descendre avec Dieu, l'accompagner au fond de sa sollicitude pour nous. Il faut descendre avec lui jusqu'aux plus profondes exigences de l'amour : « *Jésus, qui avait aimé les siens qui sont dans le monde, les aima jusqu'à l'extrême* » (Jn 13,1).

À l'église Saint-Ignace, j'apprends actuellement un ministère nouveau qui est la « permanence d'écoute ». J'y entends des choses diverses, dont certaines sont heureuses et simples. Mais je commence à découvrir qu'on m'y conduira aussi à des puits de douleur ; et jusqu'à quelles profondeurs ! Nous l'avons tous croisée, et pour beaucoup éprouvée, l'infinie douleur de l'homme. Il y a celle qui nous laisse muets devant un flot de questions : c'est le deuil insensé, la mort d'un enfant. On touche à « l'extrême », et pourtant, je crois savoir d'expérience qu'une parole de consolation demeure possible et finira par tailler son chemin. Les mots sont plus durs à trouver peut-être, quand il s'agit de consoler ailleurs, dans d'autres profondeurs qui ont partie liée avec le péché : dénouer des nœuds de souffrance dans une famille déchirée, toucher à la petitesse des comportements dans la vie sociale, professionnelle ou politique, deviner jusqu'où peuvent se nicher l'égoïsme, la peur, l'imbécillité aussi qui laissent sur le bord de la route des gens meurtris et découragés. Entendre cela et ne pas céder au flot de colère qui voudrait monter ; trouver pour les souffrants des mots de consolation, des mots qui font justice, sans néanmoins vouer aux gémonies ceux qui font du mal... Essayer d'imaginer que chez les malveillants aussi la vie, l'amour, restent possibles et voudraient naître ; aspirer à cette naissance-là, croire que Dieu peut venir et viendra jusque-là, voilà qui est difficile.

Et rejoindre nos propres profondeurs ténébreuses, notre propre péché : apprendre à l'identifier, à le confesser dans la confiance, à se découvrir soi-même aimé « jusqu'à l'extrême » : là encore, quel travail ! Et quelle grâce surtout ! Le signe même que Dieu est venu.

L'autre jour, ici même à Saint-Ignace, nous sommes descendus profond dans un geste de miséricorde. C'était le soir où nous priions, quelque sept cents personnes, avec la communauté de Taizé. Une fois que la prière était bien avancée, les frères ont déposé sur le sol une icône de la croix, et par petites grappes fraternelles tous ceux qui le souhaitaient sont venus s'incliner. Profonde prostration des plus jeunes et des plus âgés, tous pliés au sol et posant leur front sur l'image du Crucifié ; comme au soir du Vendredi Saint, quand nous portons curieusement un baiser au bois de la croix. Pourquoi ce geste, sinon pour y rejoindre l'abaissement du Fils, compatir avec lui à l'immense douleur humaine, et adorer le mystère de la vie qui monte depuis ces profondeurs-là. À l'instant où ses bourreaux lui percent les mains, Jésus lance ce cri : « *Père, pardonne-leur, ils ne savent pas ce qu'ils font* » (Lc 23,34). La grande prophétie d'Avent : « *Ah, si tu déchirais les cieux !...* », nous ne savions pas qu'elle s'accomplirait de cette façon, et que le ciel se déchirerait par en-dessous, à partir du bas.

Désormais, jusqu'à la fin des temps, deux appels nous tireront en avant pour nous faire naître à la vie. Il y aura le « Vis, sois vivant ! » du Père qui court en filigrane depuis la Genèse, et il y aura le « Père, pardonne-leur » que lance le Christ en croix.

Arrêtons-nous pour méditer cela. Parmi les grâces d'Avent, et d'une façon particulière en cette année jubilaire, nous demandons à Dieu qu'il nous plonge dans sa miséricorde. Qu'il

nous découvre jusqu'où son cœur s'est ouvert à la misère humaine. Seigneur, découvre-moi jusqu'où tu es venu rejoindre ma misère et m'ouvrir grand l'espace de ton cœur. Révèle-moi la profondeur de mon péché, ce qui en moi est petitesse, fermeture et repli ; ce qui en moi refuse et blesse la vie.

En ce temps d'Avent, nous présentons à Dieu l'humanité entière dans son urgente nécessité d'être sauvée. Nous souffrons avec ceux qui souffrent, nous pleurons avec ceux qui pleurent. Contre ceux qui font le mal, de mille façons mesquines ou de façon spectaculaire et organisée, nous demandons la grâce de n'opposer que la seule force de la vérité. Seigneur, sois béni pour les hommes et les femmes qui n'entrent pas dans le jeu de la haine. Sois béni pour ceux et celles qui choisiront jusqu'au bout l'espérance en la vie. Ceux qui disent : « La vie est à venir, elle vient, elle aura le dernier mot ! »

En ce temps d'Avent, nous demandons à Dieu qu'il vienne ; que le « Père pardonne-leur ! » prononcé par le Christ en croix achève son œuvre de salut jusqu'à la fin des temps.

**« Et rien n'existe hormis Jésus,
Hormis Jésus où tout culmine »**

Vous connaissez bien sûr (et vous l'attendiez peut-être) l'hymne magnifique de l'Épître aux Philippiens, chapitre 2 ; encore un texte à apprendre par cœur. *« Le Christ Jésus, ayant la condition de Dieu, ne retint pas jalousement le rang qui l'égalait à Dieu. Mais il s'est anéanti, prenant la condition de serviteur, devenant semblable aux hommes. Reconnu homme à son aspect, il s'est abaissé, devenant obéissant jusqu'à la mort, et la mort sur la croix. C'est pourquoi Dieu l'a exalté : il lui a donné le Nom qui est au-dessus de tout nom, afin qu'au nom de Jésus tout genou fléchisse, au ciel, sur terre et aux enfers, et que toute langue proclame : 'Jésus Christ est Seigneur' à la gloire de Dieu le Père » (Ph 2,5-11).*

Autant Dieu nous a rejoints au plus bas, autant et plus encore il nous élève infiniment haut dans la gloire de son Fils. C'est bien ici, dans la gloire de Pâques, que s'achève « l'échange merveilleux » dont il est question aux messes du temps de Noël. Je vous souhaite d'entendre prochainement, s'il plaît au prêtre de la choisir, la « troisième Préface de Noël » qui dit ceci : *« Lorsque ton Fils prend la condition de l'homme, la nature humaine en reçoit une incomparable noblesse ; il devient tellement l'un de nous que nous devenons éternels. »* C'est cela : « Il devient tellement l'un de nous que nous devenons éternels. » Cela s'inaugure à Noël mais s'accomplit au jour de Pâques, et dans son déploiement d'Ascension et de Pentecôte.

Au jour de l'Ascension, les apôtres désemparés garderont les yeux fixés vers le ciel. Il faudra qu'un ange les secoue : *« Qu'avez-vous à regarder vers le ciel ? » (Ac 1,11).* Rentrez en vous-mêmes, et faites cette découverte : Jésus, le Christ, devient le Seigneur de vos cœurs. Sa demeure, invisible et cachée, est désormais dans le mystère de vos cœurs. (Et c'est pourquoi ils sont tout brûlants.) Vous imaginiez qu'il était parti au loin, mais non : il devient intérieur à vous-mêmes. Vous pensiez qu'il mettait un terme à son incarnation, mais non : son incarnation trouve son achèvement en vous, dans le cœur de tous les croyants et même – croyez-le – dans la vie de tous les hommes et dans l'univers entier, ciel et terre, pourvu que l'amour y règne.

Oui, elle s'est accomplie, l'espérance prophétique d'Isaïe ; il est venu l'Emmanuel, *Dieu avec nous*, mais ce n'était pas pour une courte visite, comme en transit. Jésus en partant n'avait

pas dit : « J'irai faire ma demeure au ciel ». Il disait : celui qui m'aime, « *mon Père l'aimera ; nous viendrons à lui et nous ferons chez lui notre demeure.* » Alors, levez les yeux si c'est pour vous mettre debout, recevez votre stature de Christ, et comprenez que le ciel est en vous. Ou, si vous préférez : vos cœurs prennent aujourd'hui la dimension de l'univers ; non plus limités à vous-mêmes et retenus par vos peurs, mais ouverts et offerts pour une vie « universelle ». Fin du chant des anges de l'Ascension.

Et les apôtres se sont mis en route, et depuis lors « Dieu vient ». Il vient sur le mode de l'irruption de l'Esprit. L'Esprit avait pris Marie « sous son ombre », et elle avait donné corps à l'Enfant ; or voilà que l'Esprit donne corps désormais à l'Église. Le « corps criblé d'épines » s'est retiré, mais il a pris aujourd'hui une tout autre dimension. Il n'est plus cantonné aux limites d'un village ou d'une plage de Galilée, il est visible partout, partout où est l'Église. Et en disant cela, j'envisage l'Église à la manière du Cardinal Barbarin qui répète volontiers : « L'Église, je sais où elle est, mais je ne sais pas où elle n'est pas. » Comprenez : à partir de cette portion d'humanité bien référencée, organisée, gratifiée de l'évangile qu'est l'Église, je soupçonne qu'un travail se fait qui la déborde infiniment. Jusqu'où opère la puissance de l'Esprit ? Je ne sais. Jusqu'où s'étend le salut de Dieu ? Je ne sais.

Je sais en revanche que la merveille continue aujourd'hui. Jamais je n'oublierai ces étudiants – quelques-uns à peine sur vingt-deux ans – qui sont venus frapper à la porte de l'aumônier pour demander : « Père, puis-je recevoir le baptême ? » N'y en aurait-il eu qu'un seul, il aurait suffi. Il suffirait à se porter témoin de la puissance de l'Esprit et de la joie du Ressuscité. Aussitôt la communauté était dynamisée, reconduite au mystère de sa source, réchauffée dans la joie qu'elle tient du Christ : « *Je vous ai dit tout cela pour que ma joie soit en vous, et que vous soyez comblés de joie* » (Jn 15,11).

Il n'est pas nécessaire d'être nombreux pour être le ferment de la joie du Ressuscité. Douze apôtres suffisent, avec quelques disciples encore, et au milieu « Marie, la mère de Jésus » qui prie avec eux (cf. Ac 1,14). Aussi petite qu'elle soit, aussi réduite et fragile qu'elle devienne – et cela peut être une grande grâce, si c'est pour mieux ressembler à son Seigneur – l'Église est le sacrement de la présence universelle de Dieu, le signe que Dieu vient.

Méditons un instant cela. Nous prions pour l'Église, porteuse de « la joie de l'évangile ». Elle aussi connaît « les douleurs de l'enfantement », avec ses petites et ses tâtonnements ; mais néanmoins, n'est-ce pas clair aujourd'hui, combien elle est vivante ? combien l'Esprit s'emploie à la rafraîchir, à lui donner de l'élan ?

Et je demande à Dieu qu'elle opère peu à peu en nous, la puissance de résurrection. Qu'elle nous libère progressivement de ce qui nous attache à nous-mêmes. À force du travail de l'Esprit, peut-être nous sera-t-il donné un jour de mourir à nous-mêmes. Nous n'avons pas fini d'apprendre ce que veut dire « vivre », naître à la vie.

**« En s'arrachant à nos tombeaux,
Dieu conduisait au jour nouveau,
La terre... »**

Le mystère de Pâques, passion et résurrection de Jésus, apporte-t-il une bonne nouvelle spécifique pour la terre ? J'entends : pour la terre et les jardins, pour les villes, pour tout ce

qui constitue l'univers humain et relève de ce que le pape François appelle une « écologie intégrale » ?

Je vous encourage à lire, dans l'encyclique *Laudato Si'*, les paragraphes 96 à 100 intitulés « Le regard de Jésus ». Le pape y médite d'abord sur la façon dont Jésus s'est plongé à fond dans les réalités sensibles, comment il a porté sur les choses un regard manifestement très attentif et respectueux : sur la moisson, sur les lys des champs, sur le temps qu'il fait. Jésus, nous le savons, a longuement travaillé de ses mains : « *N'est-il pas le charpentier, le fils de Marie ?* » disait l'entourage (Mc 6,3). Que tout cela nous instruisse déjà sur la dignité des choses matérielles de ce monde, qui méritèrent le soin amoureux de Jésus. Mais ce n'est pas tout. Si Jésus s'est plu à contempler les choses de ce monde et à y contribuer par son travail, nous le voyons également marcher parmi nous après sa résurrection, tout glorieux qu'il est. Oh, pour le coup ce n'est qu'en passant, la terre à peine effleurée, mais juste ce qu'il faut pour nous faire deviner qu'il n'a pas déserté la terre. Peut-être même n'a-t-il pas perdu le goût du pain et du poisson grillé (cf. Lc 24,13). La différence, la radicale nouveauté, c'est ceci : les choses de la terre, désormais – et là je cite le pape – « le Ressuscité les enveloppe mystérieusement ». Jusqu'alors il les habitait, il s'en nourrissait, elles étaient son lieu de vie. Désormais, c'est elles qui trouvent leur habitation en lui, leur bien-être en lui, leur avenir en lui. Les choses de la terre ne devraient plus nous apparaître « comme une réalité purement naturelle » ; elles sont maintenant – et je cite à nouveau – « remplies de la présence lumineuse » du Ressuscité.

Je comprends qu'elles sont sanctifiées. Je ne vais pas les vénérer ou sacraliser pour autant, non : simplement en prendre soin. Je vais les prendre telles qu'elles sont, « fruit de la terre et du travail des hommes », mais je les crois dignes désormais de devenir « nourissantes de vie éternelle ». C'est vrai d'un peu de pain, d'un peu de vin, sur lesquels sont prononcées des paroles bien spécifiques au cours d'un certain rite. Mais c'est vrai aussi, par diffraction, de toutes les choses naturelles de ce monde, dès lors qu'on les envisage dans la foi au Ressuscité. Pâques a révélé Jésus « *premier-né de toute créature* », dit saint Paul (Col 1,15), et cela signifie qu'il précède toutes les choses de la terre, qu'il les tire en avant ; il les sous-tend chacune vers leur destination finale, il leur offre de tenir une place dans l'avènement du Royaume. L'eau que je bois, l'air que je respire, la beauté des paysages, tout cela fait mieux que nourrir mon corps et à mon esprit ; c'est aussi un moyen de sanctification : un chemin pour mon action de grâce, un terrain pour mon combat spirituel, selon que j'en fais un bon usage ou non ; c'est un lieu élémentaire et concret où se joue la vérité de ma relation à Dieu.

Il faut aller jusque-là pour croire avec l'Église en la dimension universelle de la Résurrection et parler sans hésiter d'une seigneurie cosmique du Christ. Si vraiment nous abimons la terre, cela fait partie des plaies que porte encore le Ressuscité. Si vraiment nous œuvrons à rétablir la santé et la beauté de la terre, alors nous travaillons « pour la gloire de Dieu et le salut du monde. » L'enjeu est spirituel, un enjeu de sanctification.

Je rends grâce à Dieu pour la part que prend l'Église dans la réflexion et dans l'engagement écologiques, au sens chrétien d'une écologie humaine et intégrale. Je choisis d'apprendre, avec l'Église, cette dimension nouvelle de ce qu'on appelle la « doctrine sociale » catholique. Le contexte mondial en aura fait une intention particulière de l'Avent 2015.

(Chant du « *Je vous salue, Marie* ».)